

Valdas PAPIEVIS

Éko ou le crible du temps.

PAPIEVIS, Valdas, *Éko ou le crible du temps*. Traduit du lituanien par Caroline Paliulis. Paris. Le Soupirail. 2023. 134 pages.

Valdas Papievis (1962-), écrivain, journaliste, traducteur lituanien vivant à Paris, réunit ici des fragments écrits entre 2016 et 2020, qu'il répartit en neuf modules, le dernier ne faisant que quelques lignes.

Le livre s'ouvre sur Paris au mois d'août, un Paris désert, agonisant, ville effondrée dans laquelle la nature reprend ses droits et le je narrateur, libéré de la vie quotidienne, ce « cercle de routine qui nous arrime sans nous lâcher », mène une vie de vagabond, errant d'appartement en appartement, pour dormir, trouver de la nourriture ou des objets précieux pour le troc, en compagnie d'un chien rencontré par hasard, qui s'est attaché à lui et ne le quitte plus, Eko. Sa rencontre avec une jeune femme, Emi, à l'automne, s'enracine dans une relation amoureuse qui fait fuir Eko. Le couple rejoint alors un camp près du canal Saint Martin et leur solitude se peuple : un petit garçon, Karim, s'attache à eux, une clocharde les impressionne, quelques personnes retiennent leur attention, et avec Emi – qui disparaît et revient, je et nous alternent – pour donner un peu de sens à leur vie, ils décident de procurer aux uns et aux autres ce dont ils ont besoin. Le narrateur n'en continue pas moins ses errances solitaires, dont l'ultime, un jour de printemps, l'amène près de Notre-Dame en flamme. Et tandis que brûle Notre-Dame, Éko s'est assis à ses pieds.

Le texte est en état de flottement constant, ni début, ni fin, ni progression, il se veut – peut-être ! – métaphore de la condition humaine, marquée par la solitude. Peut-être, car rien n'est clair et quand le je narrateur joue au moraliste, il n'évite pas le lieu commun et il est parfois maladroit et obscur. Une des tendances lourdes de l'auteur est l'abondance des citations – parfois erronées d'ailleurs –, il y en a souvent plusieurs par page : ça va d'un mot – « *madeleine* » –, à un groupe de mots – « *les sanglots longs* » –, jusqu'à une page entière, toujours en italiques. On ne saurait douter de l'immense culture du monsieur : Pessoa, Schopenhauer, Voltaire, Renoir, Bruegel, etc., etc., etc.... Mais l'ultime lourdeur est l'autocitation : partie d'un de ses textes, personnages d'une de ses nouvelles, allusion à un de ses livres, cela étant d'ailleurs, plus qu'une lourdeur, une grossièreté. Narcisse n'est pas mort et une jolie formule ne fait pas un bon livre.

Citations

« Et quand je passais la nuit dans les appartements toujours différents, aux vitres cassées, je me réveillais parfois en pensant : ces appartements aux vitres cassées, avec ces choses devenues inutiles, ce sont nos vies, dont parfois, nous-mêmes en avons assez ; de toute façon à la fin, elles sombrent dans l'oubli total. » p. 11-12

« Oh, ces couchers de soleil – je m'en souviens comme des moments qui scandaient nos vies : ce n'est que lorsque l'on perd ce que l'on a, qu'on l'apprécie. Je pourrais parler de chacun d'eux : celui où la lumière du jour, caressant le ciel de ses nuages cotonneux, s'estompait comme un tableau impressionniste délavé, celui où, vers le soir, le vent ayant enflammé l'horizon, les filaments rouges des nuages s'éteignaient comme ceux d'un brasier tiédissant, et puis celui où derrière le *Pont Royal*, le soleil réussissait à se dégager des cumulus porteurs de tempête, et que de leurs trouées jaillissaient en oblique

des faisceaux de lumière, ressemblant pour moi à des tuyaux d'orgue captant la musique des sphères célestes. Ils étaient tous différents, ces couchers de soleil, et tous se fondaient en un seul, qui avait commencé dès l'aube, long et nostalgique. » p. 15

« Je ne sais pas, peut-être encore une fois je me trompe, comme je me suis trompé bien des fois, pourtant je soupçonne que dans la vie des chiens il y a moins de barrières que dans la nôtre. Après tout, nous les avons posées partout, alors que dans vos vies, vous pouvez courir où vous voulez, quand vous voulez – si je me trompe, n'hésite pas à me le dire. Le problème, c'est que les barrières qu'il ne fallait sans doute pas surélever si haut, nous les avons surélevées, alors que d'autres, à mon avis, les plus importantes, nous les avons abaissées, ou carrément fermées. Une fois abaissées ou fermées, la sincérité et la sensibilité devenaient de plus en plus honteuses, dans notre vie quotidienne de plus en plus d'interdictions sont apparues, mais aussi nous-mêmes, vivant toujours plus longtemps et plus en sécurité, nous voulions un surcroît de protection; ayant surélevé ces autres, nous avons tous vu comment le succès a progressivement remplacé le bonheur, oubliant finalement qu'il pouvait en être autrement, et cédant à ce courant, nous ne disons plus d'une personne qu'elle est « heureuse », nous disons qu'elle « réussit », et le succès c'est une carrière, de l'argent, beaucoup d'argent, des résidences luxueuses, des voitures... En fin de compte, le profit, les banques, les finances, les villas et les yachts des multimillionnaires, les avions, ont triomphé de tout. » p.82-83